DOCUMENT RESUME

ED 467 156 FL 027 320

AUTHOR	Lecolle, Michelle
TITLE	Metonymie dans la presse ecrite: entre discours et langue (Metonymies in the Press: Between Discourse and Language).
PUB DATE	2001-00-00
NOTE	20p.; In: Le Changement linguistique: Evolution, variation, and heterogeneite. Actes du colloque de Neuchatel Universite (Neuchatel, Suisse, 2-4 Octobre 2000) (Linguistic Change: Evolution, Variation, Heterogeneity. Proceedings of the University of Neuchatel Colloquium [Neuchatel, Switzerland, October 2-4, 2000]); see FL 027 309.
PUB TYPE	Journal Articles (080) -- Reports - Descriptive (141)
JOURNAL CIT	Travaux Neuchatelois de Linguistique (Tranel); n34-35 p153-70 Mar-Oct 2001
LANGUAGE	French
EDRS PRICE	EDRS Price MF01/PC01 Plus Postage.
DESCRIPTORS	*Discourse Analysis; Foreign Countries; *French; Journalism; Language Patterns; *Language Usage; *Newspapers; *Written Language
IDENTIFIERS	*France; *Metonymy

ABSTRACT

This paper describes certain metonymies that are often employed in the daily French press. In such metonymies, a human being or a set of individuals are referred to by means of the name of an institutional location (i.e., a capital city, a ministry in a western country, the name of a country). These metonymic patterns do not seem to be used by speakers other than journalists, yet seem to be understood by them. Furthermore, certain facts indicate that they tend to be transformed into lexicalized tropes in journalistic language. However, they remain in an intermediate area between active and lexicalized trope. It is suggested that it is not possible, even in context to determine exactly what is denoted by means of metonymic terms. These metonymies construct fuzzy references to a set of persons (i.e., the head of a government, its spokeman, the state). Therefore, they are very useful to journalists, because they can designate an entity very economically while remaining imprecise. (Contains 25 references.) (Author/VWL)

Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made
from the original document.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2001, 34/35, 153-170

Métonymie dans la presse écrite: entre discours et langue

Michelle LECOLLE
Université de Toulouse-le-Mirail[1]

ED 467 156

PERMISSION TO REPRODUCE AND DISSEMINATE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

Esther Py

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

1

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

☑ This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

☐ Minor changes have been made to improve reproduction quality.

• Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

FL027320

BEST COPY AVAILABLE 2

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2001, 34/35, 153-170

Métonymie dans la presse écrite: entre discours et langue

Michelle LECOLLE
Université de Toulouse-le-Mirail[1]

In this paper, I describe certain metonymies which are often employed in the daily French press. In these metonymies, a human being, or a set of individuals are referred to by means of the name of an institutional location: a capital city, a ministry in a Western country (*Matignon, la Maison-Blanche...*), the name of a country. These metonymic patterns don't seem to be used by other speakers than journalists. However, they seem to be understood by them. Furthermore, certain facts indicate that they tend to be transformed into lexicalised tropes in journalistic language. However, they remain in an intermediate area between active and lexicalised trope.

The point is that it is not possible, even in context to determine exactly what is denoted by means of metonymic terms. These metonymies construct fuzzy references to a set of persons (the head of the government, the government, its spokesmen, the state...). Therefore they are very useful to journalists: they can designate an entity very economically while remaining imprecise.

La métonymie peut être considérée en tant que trope comme un «changement»: changement individuel de la dénomination par rapport à «l'usage ordinaire», dans un but de raccourci ou d'effet stylistique par exemple. Mais on peut également parler, dans le cas des médias, d'évolution collective, de routine métonymique liée au type de discours. En effet, il apparait que certaines métonymies y prennent des formes spécifiques et extrêmement stéréotypées.

On s'intéressera particulièrement, dans un corpus de presse écrite portant sur l'actualité politique, à des énoncés tels que:

(1) **Budapest** veut ménager son puissant voisin. (Lbn 3/02/00)[2]

(2) **Matignon** apprend, à 14 heures, que l'ancien chef de l'Etat va poser une question au gouvernement. (Mde 20/01/00)

où un nom de lieu institutionnel désigne de manière «détournée» (métonymique ou synecdochique[3]) une entité qui lui est associée référentiellement:

1 ERSS, Maison de la Recherche, 5, allées Antonio-Machado, F-31058 Toulouse cedex 01.

2 Les références aux articles du corpus seront codées de la manière suivante: pour *Libération*: Lbn, pour *le Monde*: Mde, pour *le Figaro*: Fgr, pour le *Nouvel Observateur*: NO.

FL027320

institution, personne ou groupe de personnes, dont la référence ne peut pas toujours être identifiée, ou précisée, en termes extensionnels.

Les phrases métonymiques citées en exemple, de même que la plupart de celles du même type issues de notre corpus, sont tout à fait compréhensibles pour le lecteur de la presse, bien que, semble-t-il, lui-même ne s'exprime pas ainsi[4]. On les considérera comme se situant dans un état intermédiaire du trope, non encore lexicalisé, mais suffisamment routinier pour ne pas être remarqué ordinairement dans ce type de discours qui, de par sa fonction même, est destiné à connaitre une large diffusion.

Nous présenterons tout d'abord les deux extrêmes du parcours métonymique (du trope vif à la catachrèse) pour nous attarder ensuite plus particulièrement sur cet état intermédiaire dont la fréquence est à rapporter au cadre de la situation d'énonciation qui est celle des journalistes de la presse écrite généraliste.

1. Préalable

1.1. Le corpus

A la recherche de métonymies présumées non littéraires, nous avons choisi de rassembler un corpus de textes de la presse généraliste sur des thèmes d'actualité susceptibles d'intéresser le grand public, ou instaurés comme tels par les journalistes puisque ces thèmes ont été à un moment donné présentés à la «Une». Notre corpus rassemble des articles de quotidiens français: *le Monde*, *Libération*, *le Figaro* sur les thèmes suivants: la guerre du Kosovo (corpus Kosovo ci-après), les accords conduisant à la participation au gouvernement du parti d'extrême-droite (FPÖ) en Autriche (corpus Autriche ci-après), le report en France du Congrès pour le vote sur le Conseil Supérieur de la Magistrature (corpus CSM ci-après).

Nous citerons également ponctuellement des énoncés radiophoniques ou issus d'autres textes journalistiques.

---

3 Nous prenons le parti ici de ne pas faire de distinction entre la métonymie et la synecdoque. Nous garderons donc par la suite le terme *métonymie* comme englobant les deux catégories.

4 Si l'utilisation de noms de lieux pour référer à des individus, des groupes, des évènements est un phénomène très répandu (*cf.* § 4.1.), l'usage de la métonymie *lieu institutionnel/dirigeant(s)* nous parait plutôt spécial à la presse et aux commentateurs de l'actualité (politologues, historiens...).

1.2. Le cadre

Nous réservons au terme de métonymie son acception rhétorique, et non pas une extension plus large où tout phénomène de type associatif ou reposant sur une inférence est susceptible d'être appelé «métonymie»[5]. En effet, le terme *figure* de la tradition rhétorique (figure de discours, figure de style) utilisé pour la métonymie est primordial pour notre propos, car il comporte deux notions: celle «d'écart» tout d'abord, et celle «d'effet recherché» ensuite[6]. A ces deux éléments centraux, nous ajouterons celui plus spécifiquement lié au trope, qui est l'idée de substitution, c'est-à-dire «un transfert sémantico-référentiel affectant le mot ou le syntagme» (Bonhomme, 1998). Cependant, le terme de substitution laisse entendre qu'on peut trouver un signe, ou une périphrase même approximative, permettant de désigner le référent attendu. Or, a. comme il a été dit plus haut, le référent sous-jacent n'est pas nécessairement identifiable et donc nommable[7]; b. la notion de substitution ne permet pas de rendre compte de la trace gardée par l'énoncé de l'élément tropique, ni du rapport tropique lui-même (par exemple *lieu institutionnel / dirigeant*), qui concourent pourtant à l'enrichissement du sens. A ce terme de substitution, nous préférons donc dans le cas de la métonymie celui de: «glissement dénotationnel dans une relation de contiguïté», la substitution pure et simple ne s'envisageant finalement que comme une situation extrême. Il n'en demeure pas moins que, dans une occurrence comme (1), *Budapest* n'est pas à prendre dans son sens dénotationnel de nom de lieu et que le lecteur est conduit à chercher «derrière» ce nom un «quelque chose d'autre» qui serait plus adapté à la compréhension de la phrase ou au contexte (du texte, de l'actualité dans le cas de la presse...). Quelque chose que la relation associative routinisée *lieu institutionnel/dirigeant* lui permettra de reconstituer.

2. Le parcours du trope métonymique

Si le phénomène associatif de la métonymie est facilement repérable dans le trope vif, on peut, en synchronie, l'observer essentiellement à travers la

5 Stirling (1996) par exemple parle «d'anaphores métonymiques» pour désigner des anaphores qui reposent sur des inférences associatives. La métonymie dont nous parlons ici en termes de *figure* reste virtuelle.

6 *Cf.* en particulier Bacry, 1992; Meyer, 1993.

7 Dans *Madame Deume le tint serré contre sa mollesse* (Albert Cohen, cité par Bacry), que désigne *sa mollesse*? 'Sa poitrine molle' comme le propose cet auteur? Sa 'personne (globalement) molle'? Qu'est-ce qui permet de trancher entre les différentes interprétations?

polysémie lorsqu'il est lexicalisé (catachrèse). Nous nous contenterons d'illustrer l'un et l'autre des pôles, le phénomène ayant été déjà fréquemment étudié (Bonhomme, 1987; Martin, 1985; le Guern, 1973; etc.).

2.1. La métonymie vive

Très fréquente dans des circonstances ordinaires de communication, la métonymie y obéit en particulier à des nécessités d'économie et de pertinence. Elle donne toujours lieu, cependant, à un écart, que cet écart soit perceptible seulement à l'analyse ou qu'il aille jusqu'à provoquer un effet comique, volontairement (on peut du moins le présumer):

(3) [...] le sexe auquel vous appartenez (le sexe masculin, dans le contexte) a la réputation de rouler des mécaniques[8].

ou involontairement [*cf.* plus loin nos exemples: (17) et (18)].

Pour l'analyste, cet écart apparait alors à travers différentes marques[9]:

le plus fréquemment, la métonymie est repérable grâce à une rupture de combinaison syntactico-sémantique dans la prédication:

(4) Il a neigé sur les Pyrénées. **Les stations** se frottent les mains. (Sud Radio 17/11/99)

mais aussi par une distorsion dans le genre ou dans le nombre du SN:

(5) [...] tous les coups sont, non seulement permis, mais exigés par ce type de guerre qui consiste à éradiquer [...] **un combattant innombrable et camouflé** [...][10];

L'indice peut être une incohérence d'ordre logique dans une relation attributive:

(6) **Les poids-lourds**, ce sont des gens dangereux. (Interview sur France Inter)

Mais la bizarrerie tient aussi quelquefois au peu de vraisemblance de la représentation qui est donnée par l'énoncé:

(7) Nous avons entrevu **le Kosovo** à partir du ciel et des camps d'Albanie et de Macédoine. (Editorial de Lbn, 11/06/99)

ou tout simplement à nos connaissances extra-linguistiques, générales ou situationnelles:

(8) **Sartre** revient. (Titre du NO, 2000)

Notre trope est présent dans diverses situations de communication, et d'un usage banal et quotidien. Il joue souvent un rôle de «raccourci langagier»,

8 Prononcé (26/10/99) par Philippe Meyer, chroniqueur «matutinal» sur la radio France Inter.

9 Pour une description plus complète des indices de la métonymie, *cf.* Bonhomme, 1987.

10 Jean Lacouture Télé'Obs 07/98. A propos d'un film sur la guerre du Vietnam.

mais il peut aussi et dans le même temps avoir un usage stylistique, ludique ou dramatisant par exemple. C'est le cas dans la littérature:

(9) Parce que, l'été venu, quand la **France entière** exposait ses hectares de peau au soleil...(D. Pennac, Monsieur Malaussène)

(10) **La vengeance** à la main, l'œil ardent de colère (Corneille)

la chanson:

(11) Que de **bouches** à nourrir qui appellent!

(12) L'ombre de **l'ici-git** pas à pas me suivait. (Respectivement Thomas Fersen et Georges Brassens)

dans la publicité, où il joue de «l'effet d'accroche»:

(13) **Tout Paris** retrouve **la maison** à la Samaritaine. (Affiche publicitaire)

(14) **Madagascar** à Toulouse. (Affichette de présentation d'une exposition de photos)

genres où (dans les termes de Jakobson) les usages poétique et phatique sont extrêmement présents et où la créativité individuelle est valorisée.

2.2. Les métonymies lexicalisées

A l'autre extrême, celui de la catachrèse, ce qui a pu être à un moment donné une métonymie ne provoque plus d'impression figurale. Nul effet particulier au quotidien dans l'emploi de *verre* en tant qu'objet contenant: *Remplis donc mon verre!*, contenu: *On va aller boire un verre*, parallèlement à la matière: *une plaque de verre*. On peut citer de même *blaireau* qui, en synchronie a deux sens différents: 'animal' ou 'pinceau fait de poils de blaireau'. Il n'en demeure pas moins que la parenté due à la dérivation tropique de l'un à l'autre pourra être perçue à l'analyse. Ce qui, dans un état de langue antérieur, a pu être à un moment ressenti comme tropique, s'est installé dans l'usage pour donner des sens distincts d'un même mot, ou «fournir des mots qui manquent au vocabulaire» (le Guern, 1973), jusqu'à recevoir la consécration du dictionnaire, qui précise parfois, mais pas toujours, l'origine: «par extension» (Petit Robert), ou «par métonymie» (TLF).

Pourtant, comme il a été souvent remarqué, l'opposition sens figural/sens propre se situe dans un continuum et différentes situations intermédiaires peuvent être repérées. Si dans les exemples donnés ci-dessus, les différents sens des mots sont connus et ne semblent pas être différents quant à leur stade sur ce parcours de «figuralité», dans d'autres cas le jugement linguistique sera plus hésitant et le recours au dictionnaire sera jugé nécessaire.

Prenons l'exemple de (15):

(15) «Nous avons gagné», hurlait une jeune fille dans une voiture décapotable remplie de **quelques blousons dorés**, rejetons de la nomenklatura [...] (Fgr 11/06/99)

Ici, la locution *blousons dorés* (construite sur le modèle de *blousons noirs*, lexicalisé) nous parait être figurale. La consultation de dictionnaires fait pourtant apparaitre que les deux termes ne sont pas traités de la même façon: *blousons dorés* figure aux côtés de *blousons noirs* dans le TLF et pourrait ainsi être considéré comme lexicalisé, mais seul le second est répertorié dans le Robert.

Mais les dictionnaires eux-mêmes sont-ils une preuve fiable de la lexicalisation d'un terme? En prenant dans le TLF et le Petit Robert des noms propres l'exemple des noms de lieux institutionnels (*Matignon, l'Elysée, le Pentagone, le Kremlin*) qui nous intéressent plus particulièrement, nous avons pu observer des différences aussi bien intra- que inter-dictionnaires. Le TLF ne traite en principe pas des noms propres (Npr) mais les fait figurer en deuxième entrée quand ils proviennent de noms communs. C'est le cas de *Elysée*, du *Kremlin* et du *Pentagone*. Dans ces trois cas, après un présentation du bâtiment, et pour certains un historique, l'acception métonymique (institution) est signalée: *par méton.* Dans le Robert en revanche, les institutions sont mentionnées pour *le Pentagone* (sans mention particulière) et *le Kremlin* (mention: «symbolise le pouvoir central russe»), mais pas pour *Matignon* et *l'Elysée*. Les choix des deux dictionnaires et la comparaison confirment un certain flottement, et c'est d'ailleurs pourquoi nous parlerons pour ces Npr de «tropes d'usage».

3. Les tropes d'usage

3.1. Généralités

C'est dans cette zone intermédiaire incertaine que se situe ce que Meyer (1993) nomme le «trope d'usage»:

> [on est] amené à introduire [...] la catégorie des *tropes d'usage*, encore assez prégnants pour que le locuteur ait conscience de parler de manière figurée en les employant, mais trop banalisés pour créer un effet sensible ou influencer le contexte. Sur cette indistincte frontière, la rhétorique et la lexicologie se touchent.

On prendra pour exemples le rapport métonymique qui unit l'automobiliste à sa voiture: ***Je suis garé(e) au Capitole***, ou une personne à son habitation: ***J'ai perdu deux tuiles pendant la tempête***. L'usage banalisé et quasi-obligatoire de ces formulations – l'expression concurrente: ***Ma voiture est garée au Capitole*** paraissant plus marquée – sont des indices de cette conventionnalisation du trope. Si la formule est usuelle pour: ***je suis garé(e), Paul est en panne, changez-moi les pneus***, etc., il n'en sera peut-

être pas de même[11] pour tous les prédicats applicables à un véhicule: peut-on dire en effet de manière aussi conventionnelle ***Paul vrombit, Paul fume,*** etc.? Ici donc, le trope, bien que banal, n'en est pas pour autant lexicalisé. Il reste réservé à certains usages contraints.

Si l'on s'intéresse à présent aux types de locuteurs, on remarquera que plus le cercle social est restreint, plus les métonymies pourront jouer un rôle d'«étiquette», de raccourci langagier, sans conflit communicationnel apparent. C'est le cas par exemple du *faire cattleya* de Swann et Odette (Du côté de chez Swann, Proust), si souvent cité, où l'expression, parfaitement transparente pour le couple, reste hermétique aux autres. De même, dans le cadre de certains métiers, il est fréquent que, ce qui reste tropique pour les personnes qui y sont étrangères, soit parfaitement conventionnalisé pour les professionnels, au point d'aboutir à une véritable terminologie, relativement stabilisée à travers des situations récurrentes. L'exemple connu:

(16) **l'omelette au jambon** est parti sans payer.

auquel on peut ajouter:

(17) C'est qui **la chèvre**?[12] et

(18) Mais **le menu**, il est parti sans prendre de dessert! ...

sont à rapporter à ce cadre-là.

Dans le milieu hospitalier, on pourrait établir une nomenclature du type:

(19) les dents (Ne vous inquiétez pas, nous mettons **les dents** ensemble[13])

les reins, mais aussi par exemple *les infarctus, les brulés*, mêlant tropes (synecdochiques et métonymiques) et non-tropes.

Dans un cadre socio-culturel:

(20) **Jérôme Savary** était complet dès le mois de novembre,

(21) **Cabrel** est dans le coffre[14].

Ici donc, le trope n'est pas remarquable pour les professionnels, mais peut pour les autres être difficilement compréhensible, ou prêter à rire. Il peut également être un indice de l'identité de l'énonciateur et du domaine concerné: qui est ce locuteur, pour parler ainsi?

---

11 *Cf.* Kleiber, 1992.

12 Restaurant: il s'agit 'du client qui a commandé une pizza au fromage de chèvre'.

13 Entendu: *les dents* désigne ici 'les personnes opérées des dents de sagesse'.

14 Entendu. *Cabrel* désigne ici 'la billetterie du concert'.

3.2. Tropes d'usage dans un corpus de presse

Le cas du discours journalistique[15] est particulièrement paradoxal. En effet, les types stéréotypés de métonymies que nous avons présentés en introduction, bien qu'étant repérables à l'analyse, ne sont ressentis comme tropiques ni par le scripteur ni par le lecteur. Leur usage reste cependant plutôt spécifique au premier. Des occurrences comme (1) et (2) en effet seront considérées comme des usages «marqués» dont on pourra du même coup situer la provenance (qui s'exprime ainsi?):

(1) **Budapest** veut ménager son puissant voisin. (Lbn 3/02/00)

(2) **Matignon** apprend, à 14 heures, que l'ancien chef de l'Etat va poser une question au gouvernement. (Mde 20/01/00)

4. Deux phénomènes repérables

Les phénomènes que nous allons décrire maintenant, bien qu'étant d'un usage non-standard, n'en sont pas moins susceptibles d'être décrits selon un patron systématique et récurrent.

On traitera en premier lieu de l'association métonymique *lieu/institution*, pour montrer ensuite que le glissement dénotationnel opéré par le biais de la métonymie conduit à ce que nous qualifierons de «flou référentiel».

4.1. Association nom de lieu-institution

L'utilisation d'un nom de lieu pour référer métonymiquement à «quelque chose d'autre» est un phénomène très répandu[16], qui n'est d'ailleurs pas le fait des seuls journalistes. Le nom de lieu peut servir à désigner un évènement:

(22) **Seattle**, **Davos**, maintenant **Bruxelles**! (Affichette sur les murs de l'université)

(23) Ce qui m'a amusé, c'est **Seattle**, qui s'est passé aux Etats-Unis, où il y avait José Bové (France Inter 6/2000 interview)

un groupe d'individus:

– les équipes sportives:

Toulouse reçoit **Valence**. (radio dans le métro toulousain)

15 Paraphrasant Charaudeau (1997, p. 43), cette locution est utilisée ici dans un sens général de «discours en conditions situationnelles et énonciatives de communication journalistique», et sans préjuger de l'identification d'**un** discours journalistique.

16 *Cf.* Borillo, 1997.

– les laboratoires ou entreprises:

Châtillon a dit. **Toulouse** exécutera[17].

– les occupants d'un lieu:

Toute **la salle** applaudit.

4.1.1. Routinisation de l'association nom de lieu / institution

Ce phénomène très général prend une allure systématique dans la presse généraliste. Le journaliste y est en effet supposé faire connaitre une information à un large public, en se basant sur les connaissances de ce public. L'emploi du trope doit donc pouvoir se faire en respectant les nécessités de la communication. L'utilisation de noms de capitale, élément le plus saillant pour référer à des instances gouvernementales – mais pas seulement, nous y revenons plus loin – est donc parfaitement adéquat. Pour les instances françaises et des pays les plus connus du monde occidental, ce qui n'est naturellement pas indifférent, les noms de lieux institutionnels (*Matignon, l'Elysée, la Maison Blanche, le Kremlin*) joueront ce rôle, en désignant préférentiellement des personnes. La référence stricte aux personnes elles-mêmes apparait peu, mais on la rencontre nettement par exemple dans le corpus CSM, où l'opposition métonymique entre *Matignon* 'Premier Ministre' et *l'Elysée* 'Chef de l'Etat' est souvent emphatisée dans les reportages pour concourir à la dramatisation de l'évènement. Nous la conservons donc, dans un premier temps (mais *cf.* § 4.2.2.).

Quelques exemples, tirés de notre corpus:

– noms de capitale/personne (peu fréquent):

(24) [...] L'ensemble des acteurs a voulu croire à la possibilité de faire fléchir **Belgrade**. (Fgr 20/03/99)

– noms de capitale/instances gouvernementales:

(25) Tout ce qui pourrait [...] légitimer les revendications indépendantistes de **Grozny** est un cauchemar pour **Moscou**. (Lbn 24/03/99)

– noms de lieux institutionnels/ personnes:

(26) Il a longtemps hésité. Finalement, Jacques Chirac s'est résolu à décider le report du Congrès, de crainte de voir son propre camp voter massivement contre une réforme engagée à l'origine par **l'Elysée**. (Mde 20/01/00)

17 Entendu: à *Châtillon* se trouvent le siège et la direction d'une entreprise dont un établissement est à *Toulouse*.

(27) (Richard Holbrooke). Il devait essayer dans la soirée de convaincre Slobodan Milosevic de signer les accords de paix sur le Kosovo, alors que **la Maison Blanche** se dit «très préoccupée». (Fgr 20/03/99)

Ces métonymies, en particulier celles fondées sur les noms de capitales, sont utilisées concurremment, et même préférentiellement aux termes non tropiques. Avec 69% pour le corpus Kosovo et le corpus Autriche, 87% pour le corpus CSM[18], elles sont d'ailleurs majoritaires parmi les métonymies rassemblées dans notre corpus. Celui-ci compte par ailleurs, de manière plus ou moins éparpillée, des métonymies du type *pays/habitants*, *action/résultat*, des *métonymies-symbole*, etc.

Cette généralité nous donne à penser qu'on assiste là à une routinisation de ce type d'emploi des noms de lieux et, pour employer les termes de Récanati (1997), qu'il y a là un véritable «processus génétique» à l'œuvre[19].

Ce constat s'appuie également sur d'autres phénomènes:

1. La diversité des fonctions syntaxiques de ces réalisations: sujet, COD, complément de nom, complément de phrase.
2. L'utilisation, sur le même patron (*nom de capitale / institution*), de *Bruxelles* pour désigner 'l'Union Européenne':

   (28) La menace européenne d'isoler le pays en cas de participation du parti de Jörg Haider au gouvernement inquiète les Autrichiens. Mais **Bruxelles** n'a pas les moyens juridiques d'exclure Vienne de l'Union. (Lbn 2/02/00)

3. La dérivation adjectivale à partir d'un Npr métonymique:

   (29) Lionel Jospin comprend vite qu'il ne peut pas repousser la proposition **élyséenne**. (Fgr 20/01/00)

   (30) Malgré les pressions **vaticanes**, la Gay Pride pourra aller jusqu'au Colisée. (France Inter 7/00)

4. La même utilisation métonymique de l'hyperonyme *capitale*:

   (31) Tout dépendra de l'estimation faite par **les diverses capitales** engagées du caractère «effectif» de l'application par les unités serbes de l'accord signé à Kumanovo. (Mde 11/06/99)

   (32) [Pékin manifeste ainsi sa volonté de s'imposer à tout le monde chinois.] En général, l'agressivité de **cette capitale** envers Taïwan est perçue comme l'expression d'une diplomatie musclée [...]. (Mde 7/97)

---

18 Les différences de pourcentages sont essentiellement dues à des différences de corpus (taille, thème des articles...) que nous ne détaillerons pas ici.

19 Récanati, 1997. A propos de la polysémie: «il y a polysémie systématique lorsque le processus génétique qui engendre le sens secondaire s' à partir du sens primaire s est un processus productif». Ici, on a bien ce processus métonymique productif, mais qui n'aboutit pas pour autant, nous semble-t-il, à son point ultime qui serait la polysémie.

(33) Si les Etats-Unis viennent de réaffirmer qu'il n'était pas question de réduire leurs effectifs militaires basés au Japon, c'est avant tout parce que **la plupart des capitales** de la région y sont hostiles.

5. L'utilisation des noms de capitales pour d'autres usages référentiels, en lien étroit avec le premier: à partir du sens 'gouvernement', lié quasi-systématiquement par métonymie au nom de capitale, se fait un glissement vers le sens 'pays-institution politique':

(34) Les différends territoriaux qui opposent **Pékin** à plusieurs pays de la région expliquent en partie l'effort de réarmement de plusieurs d'entre eux. (Mde 7/97)

Nous tirons les mêmes conclusions pour (35) où *Vienne* passe du sens de 'gouvernement' au sens de 'pays':

(35) Partisans d'une adhésion à l'OTAN, ÖVP et FPÖ veulent que **Vienne** participe plus activement à la politique européenne de sécurité commune (PESC). (Lbn 3/02/00)

De même pour (36) et (37):

(36) **Paris** et **Berlin** se dotent de 50 Airbus chacun. (France Inter 6/00)

(37) En dynamitant les lignes érythréennes, les soldats d'**Addis-Abeba** ont acquis un avantage stratégique considérable. (NO 5/00)

En réalité, il apparait le plus souvent impossible d'isoler les différents sens. Il n'en demeure pas moins que l'aspect institutionnel lié métonymiquement au nom de capitale est systématiquement présent.

4.1.2. Ambivalence

Nous avons vu à travers certains de nos exemples que de nombreuses occurrences métonymiques actualisent au minimum deux sens: celui du nom de lieu déjà «métonymisé» par routine sociolectale en 'institution', mais aussi le sens de 'pays (politique)', de 'pays (géographique)'. S'adjoint parfois, à partir des noms de pays, au sens de 'gouvernement', de 'nation', 'd'état', celui, métonymique lui aussi, de 'peuple':

(38) Comment stopper Haider: par l'ostracisme ou la banalisation? cette question qui paralyse **l'Autriche** depuis des années est en train de gagner **l'Allemagne.** (Lbn 03/02/00)

Nous basant sur ce qui précède, nous pensons que l'association métonymique *lieu / institution* doit être située dans le cadre plus général de l'ambivalence[20], cadre qui dépasse en réalité le phénomène des tropes. Ballabriga et Vigneau-Rouayrenc (1992, p. 84) en proposent la définition suivante:

20 Le Goffic, 1982; Ballabriga & Vigneau-Rouayrenc, 1992. Fuchs (1996) la mentionne sous le terme de «sur-détermination», mais la réserve aux jeux de mots et lapsus.

> [...] le co(n)texte impose les deux interprétations qui de ce fait sont actualisées. Il s'agit alors d'une ambiguïté positive que nous appellerons ambivalence.

Cette ambivalence dans la désignation, que l'on ne rencontrerait pas avec les termes non tropiques, est en quelque sorte imposée par l'usage du terme métonymique. Le fait remarquable est que l'usage métonymique parait demeurer à l'état de trace, même dans des emplois qui ne relèvent pas de la désignation métonymique d'une entité. Nous illustrerons ceci par des exemples tirés de notre corpus CSM. Nous y avons en effet trouvé de nombreux cas qui nous semblent illustrer à des degrés divers cette ambivalence:

(39) Depuis quelques semaines, toutes les informations qui remontaient **à l'Elysée** allaient dans le même sens. (Mde 20/01/00)

(40) Cette volonté de dramatisation est aussi affichée à **Matignon**. (Fgr 20/01/00)

(41) Même si la volonté de dédramatiser se retrouve **des deux côtés de la Seine**, l'inquiétude commence à percer [...]. Lionel Jospin [...]. **A l'Elysée**, on observe [...]. (Fgr 20/01/00)

(42) Il est presque 22H, le communiqué **de Matignon** est désormais écrit, prêt à être publié. (Fgr 20/01/00)

Grâce à leurs marqueurs morpho-syntaxiques, les noms de lieux désignent bien ici des lieux. Mais ils gardent à chaque fois et simultanément une trace de leur emploi métonymique routinisé.

On citera pour finir, un exemple intéressant, issu du corpus Autriche:

(43) [...] mais il n'est pas question de prendre des mesures de rétorsion vis-à-vis de l'Autriche, influent voisin, dont la capitale n'est qu'à trois heures de Budapest. (Lbn 03/02/00)

Que faut-il comprendre de cette précision géographique supplémentaire, sinon qu'elle sert au journaliste à mettre ainsi en valeur, de manière condensée en jouant sur les sens conjoints tropique et non tropique de *capitale*, l'enjeu stratégique et diplomatique de la proximité évoquée?

4.2. Flou référentiel

4.2.1. Description

De l'ambivalence de ces emplois métonymiques des noms de lieux découle ce que nous qualifierons de «flou référentiel». En effet, si l'on cherche à déterminer quel est le «vrai» référent désigné métonymiquement, on ne rencontre le plus souvent qu'un ensemble indéterminé. Et la seule définition qu'on peut en donner est que cet ensemble est en rapport de

contiguïté, du type *contenant / contenu*, ou *nom de la «maison» / maitre de maison*[21] avec le nom de lieu.

Le point intéressant est précisément que le contexte immédiat ne suffit pas à établir de qui, de quoi il est question, à la différence de (4) par exemple, que nous rappelons:

(4) Il a neigé sur les Pyrénées. **Les stations** se frottent les mains. (Sud Radio 17/11/99)

Tout se passe comme si l'emploi du nom métonymique avait ici une fonction de «brouillage». Comme le remarque Kerbrat-Orecchioni (1986, p. 115) – mais son analyse traite essentiellement de la métaphore, des «tropes illocutoires» et de l'ironie:

> La reconstruction du sens dénoté ne peut en tout état de cause se faire qu'en pointillés – et c'est même là une des justifications essentielles du trope: introduire dans le discours une marge variable de flou sémantique.

L'ensemble indéterminé dont nous faisons état se rapproche de la présentation de Martin (1983, p. 178), pour le cas de *tout*:

> [...] l'ensemble que suppose *tout* est un ensemble virtuel et du fait même indissociable du flou.

et surtout de la description par Kleiber (1994, p. 169) du *ils* collectif:

> [...] notre *ils* collectif s'accompagne d'une indétermination référentielle, mais celle-ci, [...] porte sur les membres de l'ensemble et non sur la pluralité ou sur l'ensemble lui-même.

Et, plus loin (p. 173):

> la situation référentielle de *ils* collectif est ainsi singulière, à la fois indéterminée et déterminée. Indéterminée quant aux membres constituant l'ensemble [...], et déterminée quant à l'ensemble auxquels appartiennent ces membres, puisqu'il y a appariement référentiel ou référence identifiante.

Ce qui fonde cette «référence identifiante» dans notre cas est, non seulement le nom de lieu, mais aussi le fait métonymique lui-même, ou plutôt sa routinisation par la communauté des journalistes.

4.2.2. Des «jokers langagiers»

Les noms de capitales employés métonymiquement, et dans une moindre mesure les noms de lieux institutionnels occidentaux, fonctionnent donc comme des «jokers» langagiers, susceptibles de désigner, par routine sociolectale, tout ce qui a un lien avec l'institution.

En effet, si, dans l'exemple (26) que nous rappelons:

---

21 Nous postulons ici un rapport inverse à celui donnant lieu à «la métonymie du maitre ou du patron» de Fontanier (1977).

(26) Il a longtemps hésité. Finalement, Jacques Chirac s'est résolu à décider le report du Congrès, de crainte de voir son propre camp voter massivement contre une réforme engagée à l'origine par **l'Elysée**

l'Elysée désigne presque à coup sûr 'Jacques Chirac' lui-même, la référence au 'premier ministre', n'est pas aussi nette en (2):

(2) **Matignon** apprend, à 14 heures, que l'ancien chef de l'Etat va poser une question au gouvernement. (Mde 20/01/00)

En (44), il faut probablement comprendre qu'il s'agit 'des services du premier ministre', et non de 'Lionel Jospin' lui-même:

(44) **L'Hôtel Matignon** a diffusé à 22h05 le communiqué suivant du premier ministre [...]. (Mde 20/01/00)

En (45) enfin, et c'est le cas le plus courant dans notre corpus, où situer les limites de l'ensemble créé par métonymie?

(45) Et si **Belgrade** ne cède pas? (En titre, le Fgr, 25/03/99)

Ainsi donc, par cercles concentriques, les «jokers» en viennent à désigner, selon les contextes, un «entour»[22] de dimension variable et en combinaisons diverses. Pour les noms d'institutions, il faut comprendre la personne: 'Jacques Chirac' (26), 'Lionel Jospin', 'Bill Clinton' (27), etc.; 'les services de l'institution', 'les porte-parole'(44). Par les noms de capitales sont désignés: 'le gouvernement' (25); 'les gouvernants (personnes)' (24); 'les porte-parole du gouvernement'; 'le pays'; 'le peuple'; 'le régime politique du pays', comme dans (46):

(46) Ils ont été repoussés par **Belgrade** qui se méfie de la représentation autonome des citoyens et du pluralisme politique. (Lbn 11/06/99)

Ceci n'est pas sans rappeler, comme le remarque Kleiber (1994), le fonctionnement des noms collectifs – nous avons d'ailleurs utilisé à plusieurs reprises le terme d'«ensemble». Des noms collectifs, cependant, qui auraient une extension ni stable ni systématiquement déterminable, dépendant étroitement du contexte, linguistique et extra-linguistique.

4.2.3. Interprétation du «flou référentiel»

En effet, qu'est-ce qui conduit le lecteur à la «résolution» des métonymies? Si les indices linguistiques sont de toute façon éclairants – en (46) par exemple, les SN *la représentation autonome des citoyens* et *le pluralisme*

22 Bonhomme (1987, pp. 46-47) parle, plus précisément, de «cotopie sémiotique», dans laquelle se déploie la métonymie. Cette cotopie n'est nullement imprévisible. De même, les métonymies que nous étudions sont indéterminées en extension mais calculables sur la base de relations situatives stables.

politique conduisent, par présomption d'isotopie, à interpréter *Belgrade* sous l'angle du 'régime politique' – il nous semble que, dans le cas général, ces indices ne sont pas suffisants pour reconstituer la référence. Ce sont, de manière plus large, les connaissances du monde générales du lecteur: politique, diplomatie etc. dans le cas de nos corpus, ou plus spécifiquement celles du contexte situationnel (l'actualité) qui permettent de décider – mais pas de manière précise, comme nous l'avons souligné – de qui ou de quoi il s'agit. En fait, la connaissance acquise à la lecture de l'article est elle-même fonction de la connaissance que possède déjà le lecteur: plus il connait l'actualité, politique en l'occurrence, en d'autres termes plus c'est un lecteur fidèle, plus les métonymies et la part d'implicite qu'elles comportent lui seront transparentes. Mais dans tous les cas, pour le journaliste de la presse généraliste, l'utilisation des «jokers» langagiers qui réfèrent sans être précis, lui permettent de s'adresser à un «lecteur modèle»[23] et, par là, à une cible[24] la plus large possible.

5. Contexte socio-culturel

La profession journalistique est soumise à des impératifs, souvent contradictoires, d'ordre socio-culturel, et même économique: pour fidéliser le lecteur et assurer la viabilité de l'entreprise-journal, il s'agit d'être fiable, crédible (visée d'information), tout en séduisant (visée de captation)[25]. La profession est également soumise à des contraintes de rapidité et de gestion de l'espace textuel. Dans ce cadre situationnel, il est probable que les journalistes font le pari que certaines imprécisions ne sont pas pour autant préjudiciables à la communication. Au-delà, ces figures instaurent une connivence du journaliste avec son lectorat. Elles permettent en outre de le mettre à l'abri d'erreurs et de diffamations en évitant de citer nommément les instances désignées. Toutes ces raisons permettent de comprendre la rentabilité d'une figure comme la métonymie, dans sa fonction de «raccourci langagier».

Sa fonction focalisatrice (Le Guern, 1973; Henry, 1971) peut également être utile à une «mise en scène», globalisante, par exemple dans le rapport *nom de lieu/personne*, la personne étant alors présentée à la fois dans sa fonction (qualité) et au sein de l'institution (ensemble).

---

23 Maingueneau, 1998.

24 Charaudeau, 1997. Ceci serait, naturellement, à nuancer selon les médias, mais dans une étude qui dépasserait le cadre de la métonymie.

25 Charaudeau, 1997.

> Les opérations d'identification et de catégorisation des référents dépendent autant, voire davantage, du point de vue d'un énonciateur et, de manière générale, du contexte d'interaction et de la situation extra-linguistique que d'une appréhension étroitement cognitive de l'état de la réalité.

Cette affirmation de Apothéloz & Reichler-Béguelin (1995, p. 265) s'applique de manière plus flagrante encore aux tropes, qui offrent un mode de désignation indirect, et marqué. On peut ajouter que, au «point de vue de l'énonciateur» sur le référent, s'ajoute le point de vue qu'il a sur l'énonciataire et sur sa possible compréhension. Dans le cas de notre étude, la situation d'énonciation spécifique, qui est fondée sur une nécessaire connivence journaliste/lecteur, nous permet donc de comprendre que la routine langagière que nous avons décrite puisse s'établir sans problème.

Conclusion

Nous avons montré, à partir de deux types de réalisations métonymiques du discours journalistique, l'instauration d'une routine langagière, que l'on peut schématiser selon le rapport: **nom de lieu institutionnel / ensemble de personnes lié à l'institution,** le deuxième terme du rapport n'étant reconstruit «qu'en pointillés» (selon les termes de Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*), intensionnellement et extensionnellement. Cette «routine» ne nous parait pas être partagée en production par l'ensemble de la communauté linguistique, ce qui ne fait pourtant pas obstacle à son interprétation. Il nous semble également que l'ambivalence et le «flou référentiel» dont nous avons fait état empêchent que cette routine en arrive au stade de la lexicalisation. Comment en effet stabiliser un rapport tropique qui est, à la base, instable? C'est ce qui nous permet de parler de «trope d'usage» dans ce cas.

On peut penser que l'utilisation métonymique des noms de lieux est fort commode à la profession journalistique. En effet, elle peut être utile par exemple dans la mise en scène d'un «drame». C'est le cas dans certains articles du corpus CSM où les personnes s'opposent autant que les fonctions, comme dans un jeu de marionnettes. En outre, elle permet de désigner de manière lapidaire, tout en demeurant imprécis. Cette fonction de brouillage, même si elle n'est pas délibérée de la part de l'énonciateur collectif qu'est la presse, lui est fort utile comme nous l'avons vu.

Pour terminer, nous voudrions rappeler la difficulté de reconstituer à l'analyse, même par une périphrase, le référent désigné métonymiquement. De plus, comme cela a déjà été souligné, et comme nous l'avons observé dans nos exemples, le trope occasionne, non pas un «changement de sens»,

mais un «chargement de sens»[26]: deux sens, tropique et non tropique, coexistant pour un même signifiant. Ceci nous permet d'affirmer qu'on ne peut pas réellement parler de substitution dans le cas des métonymies. C'est pourquoi nous préférons utiliser le terme de «glissement dénotationnel dans une relation de contiguïté», plus général certes mais, nous semble-t-il, plus conforme au phénomène rencontré. On peut le formuler ainsi: un mot ou un SN en emploi métonymique réfère à autre chose que ce qui est prévu en langue; cet «autre chose» est en relation de contiguïté (ou relation associative) avec l'entité désignée par le nom apparaissant dans l'énoncé, sans être pour autant isolable et nommable par lui-même.

Bibliographie

Apothéloz, D., & Reichler-Béguelin, M. J. (1995). Construction de la référence et stratégies de désignation. *TRANEL, 23*, 227-271.

Bacry, P. (1992). *Les Figures de style*. Paris: Belin, Collection sujets.

Ballabriga, M., & Vigneau-Rouayrenc, C. (1992). Ambiguïté et ambivalence. Entretien sur la pluralité des modes de coexistence sémantique et sémiotique. In *Champs du Signe – Cahiers de stylistique, 2*, 77-91.

Bonhomme, M. (1987). *Linguistique de la métonymie*. Berne: Editions Peter Lang.

— (1998). Les tropes revisités par la pragmatique: Bilan critique. In M. Ballabriga (dir.), *Sémantique et rhétorique*. Toulouse: Editions Universitaires du Sud, collection Champs du signe.

Borillo, A. (1997). *Statut et mode d'interprétation des noms collectifs. Cotexte et calcul du sens*. Caen: Presses Universitaires de Caen.

Charaudeau, P. (1997). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris: Nathan.

Dumarsais ([1730], 1988). *Des tropes ou des différents sens*. Paris: Flammarion, collection Critiques.

Fontanier, P. ([1821], 1977). *Les figures du discours*. Paris: Flammarion.

Fuchs, C. (1996). *Les ambiguïtés du français*. Gap-Paris: Ophrys.

Henry, A. (1971). *Métonymie et métaphore*. Paris: Klincksieck.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1986). *L'Implicite*. Paris: Armand Colin.

Kleiber, G. (1992). Mais qui donc est sur l'étagère de gauche? *ou* Faut-il multiplier les référents? *Travaux de linguistique et de philologie, XXX*, 107-124.

— (1994). *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve: Duculot.

— (1999). *Problèmes de sémantique, la polysémie en questions*. Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.

Le Goffic, P. (1982). Ambiguïté et ambivalence en linguistique. *DRLAV, 27*, 83-105.

Le Guern, M. (1973). *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris: Larousse.

Lecolle, M. (1997). *Etude des Noms Collectifs en français*. Mémoire de DEA de Sciences du Langage, Université de Toulouse le Mirail.

26 Bacry, 1992, p. 52.

Maingueneau, D. (1998). *Analyser les textes de communication.* Paris: Dunod.

Martin, R. (1983). *Pour une logique du sens*. Paris: Presses Universitaires de France.

— (1985). Notes sur la logique de la métonymie. In *Mélanges offerts à P. Larthomas*. Paris: Collection de ENS jeunes filles 26.

Meyer, B. (1993). *Synecdoques, étude d'une figure de rhétorique*. (Vol. 1). Paris: Editions L'Harmattan.

— (1995). *Synecdoques, étude d'une figure de rhétorique*. (Vol. 2). Paris: Editions L'Harmattan.

Récanati, F. (1997). La polysémie contre le fixisme. *Langue française, 113*, 107-123.

Stirling, L. (1996). Metonymy and Anaphora. *Belgian Journal of Linguistics, 10* (Amsterdam: Benjamins)

U.S. Department of Education
Office of Educational Research and Improvement (OERI)
National Library of Education (NLE)
Educational Resources Information Center (ERIC)

NOTICE

Reproduction Basis

[X] This document is covered by a signed "Reproduction Release (Blanket)" form (on file within the ERIC system), encompassing all or classes of documents from its source organization and, therefore, does not require a "Specific Document" Release form.

[ ] This document is Federally-funded, or carries its own permission to reproduce, or is otherwise in the public domain and, therefore, may be reproduced by ERIC without a signed Reproduction Release form (either "Specific Document" or "Blanket").